

Carte des opérations autour de la place fortifiée d'Anvers.

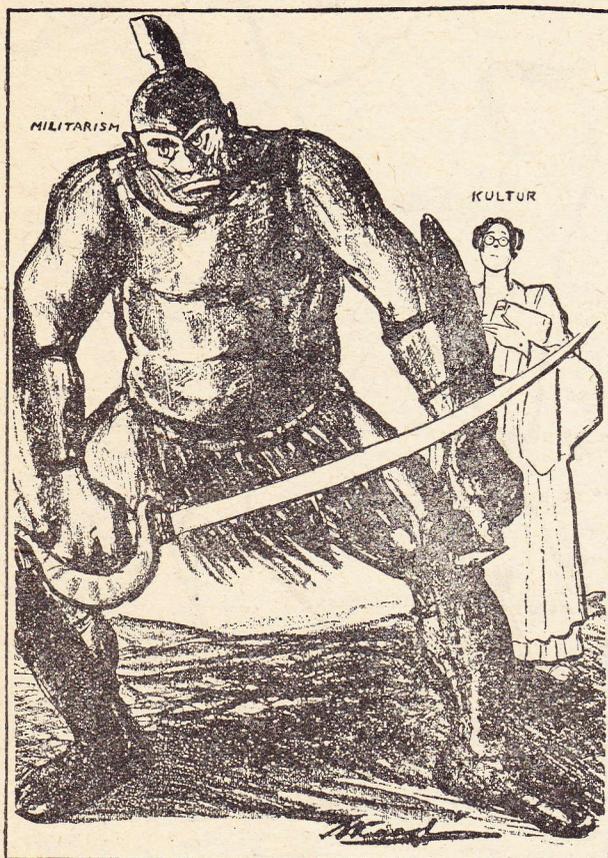
L'espace de deux minutes, l'on ne vit plus rien, ni les hommes, ni le sol ni le ciel...

Puis, il y eut une fuite, une chasse épouvantée, désordonnée... Les Boches fuient !... Des fusils, des cartouchières, des sacs, des casques jonchaient le sol. Nous avons enjambé des corps. Nos souliers trempèrent dans le sang. Nos visages, nos mains, tout en nous, sur nous, autour de nous, était noir, sale, déformé, horrible. Mais, la tranchée ennemie, vidée, nettoyée, râstissée, se hériss-

sait, à présent, de tous nos fusils belges, crânement braqués vers le lointain.

Et des shrapnells allemands soulignaient, sans discontinuer, cette offensive. La nuit arrêta ce mouvement aux environs d'Alost, aux portes mêmes du faubourg Schaerbeke. Le dimanche, dès 7 heures du matin, la lutte reprit avec violence.

Au bord de la route, toute seule, une maison dépoitraillée, éventrée, percée de mille trous et détoitée, s'ob-



Le protecteur de la «Kultur» (New-Yorker Tribune).

stine à rester debout. Quelques carabiniers cyclistes belges approchent, leur chef va prudemment. Il arrête ses hommes et deux par deux, en se développant sur un front de quelques dizaines de mètres, cernent lentement l'habitation silencieuse. Ils vont y être, quand, nonnêtement sinistre, des mitrailleuses éclatent, tonnent, grondent, crachent leurs balles. Tout cela jaillit, fuse de la maison en ruines, de chaque trou, de toutes les crevasses. Trois carabiniers sont touchés, mais, couchés, se sont mis sur la défensive. Les autres ont fait un bond en arrière et tirent, un peu au jugé. Pendant ce temps-là, un homme a contourné la maison. Le fusil en bandoulière, il se hisse le long de la muraille, et, d'un saut, se jette dans la ruine hantée par les Allemands. Les nôtres l'ont vu, et, profitant d'un court silence des mitrailleuses, se ruent.

La maison en ruines devient un gros panache de fumée, d'où sourdent des cris et des crépitements. Et, vingt minutes plus tard, nos hommes reparaissent. Ils sont méconnaissables. La plupart sont blessés. Mais ils sont maîtres de la ruine, de trois mitrailleuses ennemies et d'un gradé allemand.

De maison en maison, nos troupes finirent par faire, victorieuses, leur entrée dans Alost, acclamées par la population. Elles rejetèrent les Allemands sur la rive gauche de la Dendre. Vers une heure de l'après-midi, comme les Allemands s'obstinaient à vouloir se maintenir sur les trois ponts qui relient, par dessus la Dendre, Alost à l'un de ses faubourgs, nos carabiniers cyclistes chargèrent à la baïonnette, prirent une mitrailleuse, et, comme l'ennemi résistait, notre artillerie entra en action. Des usines et quelques maisons flambaient, puis, finalement, sous la poussée de notre cavalerie et de notre infanterie, les derniers Allemands prirent la fuite.

Alost était de nouveau aux Belges et, là-bas, les batteries allemandes qui de Moorsel, cherchaient à protéger la retraite de l'ennemi sur Bruxelles, s'étaient tuées.

Nous savons déjà que l'état-major fit arrêter l'action à cause de la supériorité numérique des Allemands.

L'ennemi réoccupa Alost et se livra à de véritables ac-

tes de brigandage dans les environs jusqu'aux abords de la ville de Gand. C'est ainsi qu'à Quatrecht il incendia un grand nombre de maisons. Mais là, il se heurta à nos volontaires, qui opposèrent à l'ennemi une vive résistance.

Je me souviens de la visite que je fis alors à cette localité.

Devant les maisons squelettiques de Quatrecht se tenaient des femmes qui avaient tout perdu, qui n'avaient plus de lit ni de toit pour les abriter.

Elles recueillaient de l'argent. L'une d'elles me raconta que les Allemands avaient entassé son misérable mobilier dans sa maisonnette et y avaient mis le feu.

Je visitai les ruines. Parmi les cendres d'une petite étable, il y avait une brébis carbonisée. Quelle lâcheté insigne de frapper ainsi de paisibles et pauvres gens en leur enlevant le peu qu'ils possédaient.

Un peu plus loin, un château se dressait encore dans tout son luxe et son orgueil, et les oiseaux chantaient dans les ramures du magnifique parc, où aucune fleur n'avait été foulée.

Des officiers allemands avaient logé dans ce château. Avant de partir ils remercièrent la propriétaire, une femme de quatre-vingt ans, qui répondit avec dignité : « Messieurs, vous n'avez pas à me remercier, car je ne vous avais pas invités... »

Une charrette passa en cahotant sur la route. L'âne qui la trainait avait bien de la peine à tirer son fardeau. Le conducteur lui vint en aide et me dit : « A Cherscamp les Allemands ont emporté tous les vivres, le bourgmestre m'a chargé de chercher cette farine à Gand. »

Un homme de taille élancée, vêtu d'une grave redingote, s'avancait d'un pas rapide. C'était l'instituteur de Cherscamp, qui, à l'approche des Allemands, s'était enfui vers Gand, et qui venait aux nouvelles.

« Est-ce qu'ils se sont livrés au pillage à Cherscamp ? demanda-t-il au conducteur.

« Ils ont pillé une maison. »

« La mienne sans doute ? »

« Oui. »

« A cause de ces fusils ? »

« Oui. »

« Je l'avais bien dit ! »

Et l'instituteur, indigné, me confia : « Le bourgmestre avait ordonné aux habitants de remettre les armes, qu'il déposa dans ma maison, parce que celle-ci appartient à la commune. »

« Lors que les Allemands sont arrivés, reprit le charretier, le bourgmestre déclara que toutes les armes avaient été livrées. L'un des chefs demanda où elles se trouvaient et entra dans votre maison avec quelques soldats. Ils ont emporté les meilleurs fusils et démolit les autres. »

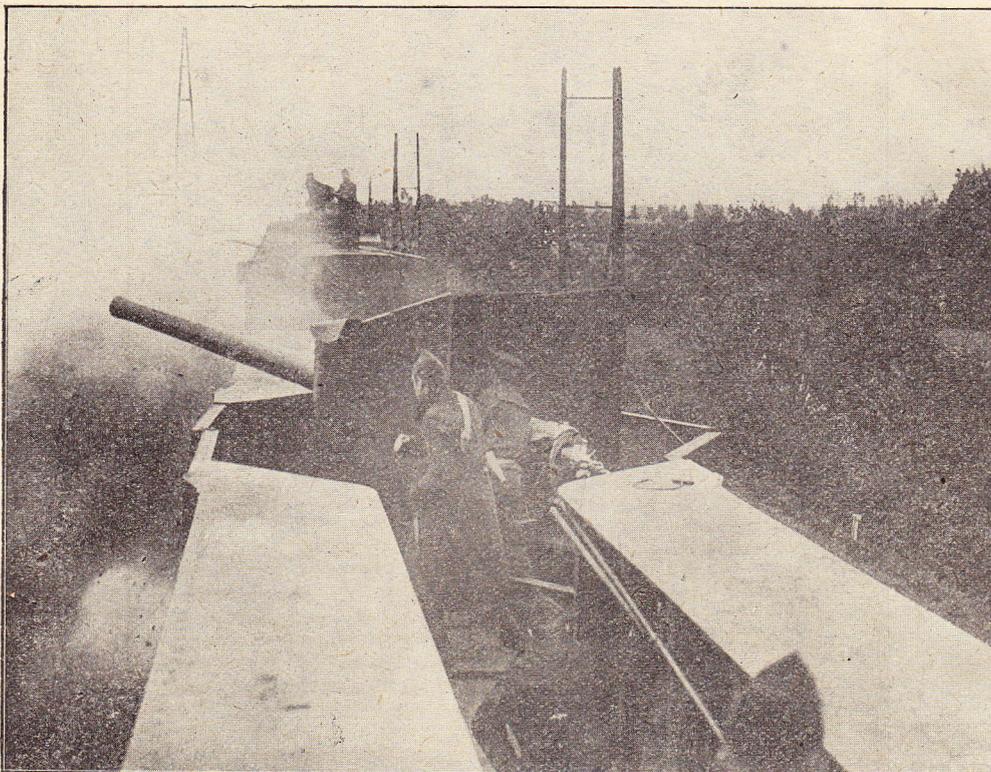
Longtemps nous avons erré autour de Quatrecht, le long des tranchées abandonnées et recouvertes de paille. Voici un cheval, les pattes en l'air, et qui porte une affreuse blessure au flanc, par où la vie semble s'être écoulée avec le sang figé en gros caillots. Dans le fossé git un canon détruit, broyé par la mitraille, brisé, tordu, avec une roue retournée contre une plaque d'acier à moitié arrachée. Et près de ce champ de betteraves, tout ravagé, près de cette petite ferme dévastée, où deux paysans remettent d'aplomb leur meule de paille renversée, cette épave prend des airs de géant abattu.

Hier, ce canon avait ébranlé le village de Melle, fait trembler Gand, et semé de toutes parts la mort et la ruine. Il était là maintenant, impuissant sans doute, mais terrible encore...

Le soleil éclairait le paysage, mais la région n'en restait pas moins sombre, morne et triste. C'est que l'on était si habitué de la voir en pleine paix, entourée des soins diligents et de l'affection constante de l'homme des champs.

Je jetai un coup d'œil sur la chaussée de Bruxelles. Elle ondulait là-bas, en une montée sinueuse, plongée dans un calme solennel et presque effrayant, car nous savions que derrière la hauteur l'ennemi se tenait aux aguets.

Oui, Alost avait été très éprouvée. Nous avons publié à cette époque une relation des événements qui affligèrent la contrée.



Train blindé aux environs d'Anvers.

Et voici les renseignements que nous avons recueillis : « A l'hôpital de Wetteren sont soignés un grand nombre d'habitants d'Alost, grièvement blessés au cours des opérations militaires.

François Meulebroeck, père de deux enfants, fut contraint de marcher, en même temps que d'autres civils, devant les soldats allemands. « Les Allemands, déclara-t-il, nous placèrent devant eux, afin de pouvoir tirer sur les soldats belges et les empêcher de se défendre s'ils ne voulaient pas nous atteindre.

Un officier allemand ordonna à ses hommes de se coucher à plat ventre. Les civils les imitèrent. Alors un Allemand tira sur Meulebroeck et le blessa ».

Les Allemands durent battre en retraite, ce qui sauva la vie aux civils.

Dans le même hôpital se trouve un enfant de 14 ans, Belon Roechens. Le malheureux était en traitement à l'hôpital d'Alost pour une blessure à la jambe lorsque les bombes éclatèrent dans le bâtiment. L'enfant s'enfuit au jardin. Là un shrapnell l'atteignit au pied.

Théophile D'Hondt était lui aussi à l'hôpital d'Alost, ayant été blessé d'un coup de feu, qu'un Allemand lui avait tiré dans l'épaule. Lors du bombardement de la ville on l'emmena avec d'autres soldats et des vieillards qui résidaient dans l'établissement.

Un correspondant d'un journal gantois donne encore les renseignements suivants au sujet de quelques autres victimes qu'on eut à déplorer parmi la population alostoise :

« Léopold De Man, demeurant rue du Jardinier, 90, âgé de 46 ans, dut également marcher devant les troupes allemandes. Cet homme s'était réfugié à la cave auprès de sa sœur, mais il en fut expulsé. Il reçut un coup de crosse au front et un coup de baïonnette dans la jambe droite.

Malgré ses blessures il fut forcé de prendre place devant les Allemands, tandis qu'on le frappait sans cesse de coups de crosse dans le dos. Lui aussi se jeta par terre à l'arrivée des soldats belges et put se sauver après la fuite des Allemands. Le malheureux ignore où se trouve sa femme, son fils et sa fille.

Jean Volmaere, 44 ans, demeurant à Gijsegem, était plongé dans un sommeil agité et fébrile. Le docteur déclara que le malheureux avait été si grièvement atteint à la jambe droite par le feu d'une mitrailleuse qu'il avait fallu procéder à l'amputation de ce membre. Le pauvre blessé avait dû montrer le chemin aux Allemands.

À côté de la salle réservée aux hommes, on entendait s'élever les gémissements plaintifs d'un enfant.

Nous entrâmes discrètement. Une gentille fillette aux yeux bleus, aux boucles blondes était étendue sur un lit de souffrances. La pauvre petite poussait des cris déchirants et jetait autour d'elle ses regards chargés de tristesse.

Cette innocente victime, Suzanne De Backer, âgée de 9 ans, avait été atteinte au dos d'un éclat de shrapnell. Elle avait une blessure profonde et très grave; le médecin conservait peu d'espoir de la sauver. »

Et, au milieu de toutes ces horreurs, on entendait aussi parfois des conversations relevées d'une pointe d'humour.

« Si les Allemands devaient venir, déclarait quelqu'un qui croyait être très pratique, je me réfugierais à la cave ».

« Vous ne sauriez lui répondre un de ses interlocuteurs plus expérimentés, vous ne sauriez choisir une place plus dangereuse que celle-là, car c'est dans les caves qu'ils entrent d'abord pour y chercher du vin. »

Un autre réfugié d'Alost reproduisit, au grand amusement de la galerie, l'opinion d'un stratège allemand sur la guerre. Ce stratège, dans l'espèce, était un caporal de l'armée du kaiser, qui logeait dans la maison du narrateur avec une vingtaine d'hommes.

« La Belgique est finie, affirmait ce Prussien. Les Belges sont devenus Allemands. Bruxelles est entre nos mains. Vous ne perdrez rien au change, car vous aurez un enseignement de premier ordre, vous gagnerez beaucoup d'argent, et vous deviendrez des hommes.

Maintenant nous allons marcher sur Ostende avec une armée de 80.000 soldats bien entraînés. Dès lors nous sommes maîtres de la côte. De là nous allons à Calais avec 100.000 hommes. Là nous mettons nos gros canons en batterie pour bombarder l'Angleterre par dessus la



Le Palais de la Nation, à Bruxelles, transformé en caserne.

Manche, et au bout de quelques heures l'Angleterre sera « kapout ». En Allemagne 450.000 jeunes soldats de 20 à 22 ans sont prêts pour aller prendre Anvers. En attendant, nos troupes qui opèrent en France, s'emparent de Paris et au bout de deux à trois semaines la guerre est terminée en Belgique et en France. Inutile de parler de la flotte anglaise; elle est incapable de se mesurer avec la nôtre. Sans doute l'Angleterre possède des navires, mais elle manque de marins pour les équiper. Quant à la Russie, nous avons déjà occupé une partie de son territoire, le reste suivra avant que son armée soit complètement mobilisée. »

Tout cela, fit observer le narrateur, était dit d'un ton si convaincu et si affirmatif, que je songeais à part moi : « Voilà un brave homme qui rêve debout. »

« Belgen ist dumm gewesen (la Belgique a été stupide), prétendait ce foudre de guerre. Elle aurait dû agir de concert avec l'Allemagne et laisser passer son armée librement. Elle en aurait été largement récompensée. »

D'autres soldats parlaient dans le même sens.

J'eus encore un entretien avec un habitant de Gijsegem, un village situé entre Termonde et Alost.

« Mercredi, me rapporta cet homme, j'étais dans ma maison lorsque j'entendis un coup de feu. Une patrouille de lanciers belges venait d'attaquer les Allemands mais elle dut aussitôt faire volte-face à cause de la supériorité de l'ennemi. Les Allemands pénétrèrent dans les maisons en hurlant : « Man hat geschossen ». Ma mère me

cria que je devais fuir. Je me précipitai dans le jardin, mais comme notre village est assez accidenté, des soldats postés sur une éminence m'aperçurent. Me sauver dans ces conditions c'était m'accuser moi-même. Je rentrai dans ma maison et m'installai sur une chaise tout près de la porte. Un soldat fit irruption en me menaçant de son fusil :

« Vous avez tiré ! » cria-t-il.

Je niai.

« Oui, oui, c'est d'ici que le coup est parti, dit-il. Suivez-moi. Y a-t-il encore d'autres hommes dans la maison ? »

« Oui, mon frère, répondis-je. Le pauvre garçon est idiot et se cache jour et nuit dans une meule. »

Je dus suivre le soldat.

On n'avait trouvé dans tout le village que quatre civils; le reste des hommes avait fui depuis longtemps.

Nous persistâmes dans nos dénégations, déclarant tous qu'aucun de nous n'avait tiré et nous attendions anxieusement le sort qui nous serait réservé. Mais soudain les Allemands se sauvèrent comme des lapins... Les lanciers belges avaient rencontré une autre patrouille et étaient revenus dans le village avec ce renfort. Ils se mirent à la poursuite des Allemands et du coup nous étions sauvés.

J'étais resté si longtemps à Gijsegem parce que je ne voulais pas laisser ma ferme à l'abandon... Car les Allemands se conduisent d'une façon si scandaleuse dans les maisons vides. Mais à présent j'avais vu la mort de trop près pour me préoccuper encore de mon



M. Adolphe Max, bourgmestre de Bruxelles.

foyer et de mes biens et je me sauvai sans la moindre hésitation. »

Le héros de cette aventure avait échoué chez un de mes amis qui l'avait pris à son service par compassion.

A Gand des milliers de réfugiés ont trouvé un abri, des vivres, des vêtements, des couvertures et aussi des paroles bien senties de commisération et de charité.

Bien des ménages sont dispersés. Les journaux sont remplis de demandes et d'informations relatives à des personnes disparues. Des femmes cherchent leur mari, des maris cherchent leurs femmes, des pères leurs enfants....

Un curé entra dans une cantine en compagnie d'un homme à qui il dit d'un ton extrêmement cordial : « Et maintenant, mon ami, mangez de bon appétit. Cela vous fera du bien. »

Ce réfugié venait de Sichein, près de Diest. Une servante lui apporta une assiette de soupe. Mais soudain l'homme se leva de table et dit avec un accent de tristesse poignante :

« Non, monsieur le curé, il ne faut pas m'en vouloir... Il m'est impossible de manger... Je cherche ma femme et mes petits enfants. » Et il partit pour demander partout et à tout le monde où pouvaient être ceux qu'il aimait.

Et quelle joie lorsque, après la douloureuse séparation on se retrouve enfin ! Qu'importe alors que la maison ou le mobilier soient détruits, que le bétail ait disparu ».

Quatrecht !

Nous aurons l'occasion de revenir à ce village, lorsqu'il nous faudra décrire la retraite d'Anvers et la bataille aux environs de Melle.

En attendant l'armée allemande faisait la guerre à sa façon en Flandre, une guerre horrible, du haut des airs, à l'aide de taubes et de zeppelins.

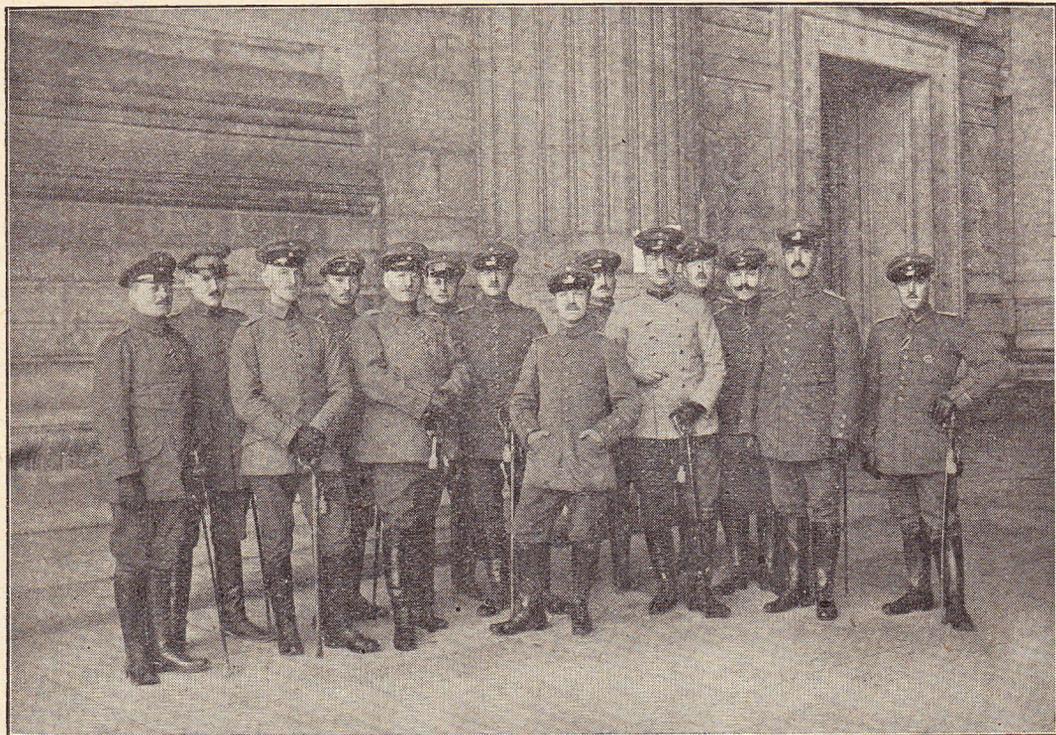
Pendant la nuit du 24 et 25 septembre trois bombes furent jetées sur la ville d'Ostende, qui ne causèrent heureusement que des dégâts matériels.

C'était un zeppelin qui dans un ronflement sinistre évolua au-dessus de la jolie cite balnéaire.

La première bombe tomba sur le pont de Smet-de Naeyer à l'extrémité de la ville, sur la route de Blankenberghe et à l'entrée du bois de Boulogne.

La deuxième bombe vint s'abattre dans les eaux du bassin.

Quant à la troisième elle atteignit la minque et explosa dans le bureau de M. Camille Willems, négociant en poisson. Le bureau fut complètement détruit; le coffre-fort s'enfonça dans le sol à un mètre de profondeur; le chien



Le corps des officiers allemands au Palais de Justice de Bruxelles.

de garde fut tué; les murs, à cent mètres de distance, percés de larges trous.

Les vitres des maisons adjacentes furent brisées; les fils conducteurs du tram arrachés.

En un clin d'œil tous les réverbères furent éteints, tandis que les habitants se sauvaient dans la rue et commentaient l'événement.

La ville de Gand reçut également quelques bombes qui endommagèrent plusieurs maisons près de Mont-Saint-Amand. Ces bombes étaient destinées sans aucun doute au viaduc du chemin de fer, la voie de jonction entre Gand-Sud et Gand-Ecloo et la ligne de Courtrai. Saint-Nicolas eut sa part de ces engins infernaux, qui ne causèrent que des dégâts matériels insignifiants.

Le 25 septembre un zeppelin lança des bombes sur Deynze, qui atteignirent un couvent où l'on soignait des blessés. Il n'y eut pas de victimes, mais on s'imagine sans peine l'effroi suscité parmi les malheureux qui y étaient en traitement.

Tous ces attentats étaient exécutés froidement par les Allemands sur des villes ouvertes...

A Hulste, près de Courtrai, une bombe de zeppelin obtint un véritable succès de curiosité. Elle était tombée dans un champ et s'était enfoncée dans la terre molle sans éclater. Un cultivateur qui habitait dans le voisinage eut l'idée ingénieuse de déterrer le mystérieux engin avec le concours de quelques amis, et de le transporter à l'intérieur de sa maison. Dès lors il pouvait attendre les visiteurs et escompter de jolis bénéfices.

Pourquoi pas, après tout ? Il faut toujours être pratique et les affaires sont les affaires.

Notre homme exposa la bombe que chacun pouvait venir voir à raison de 10 centimes par personne. La nouvelle se répandit aux alentours ainsi qu'une traînée de poudre. Il n'y avait pas de troupes à cet endroit pour saisir le projectile et en vérité les gendarmes avaient autre chose à faire.

Des centaines de curieux vinrent admirer la bombe et personne ne semblait se douter du danger qu'elle présentait. Au bout de deux jours des soldats enlevèrent le projectile, qui fut démonté avec toutes les précautions requises.

Peu après les habitants de Courtrai et des environs

devaient apprendre à mieux connaître les effets épouvantables de ces engins de mort.

Dans la nuit du 30 septembre au premier octobre un zeppelin apparut de nouveau au-dessus de la position fortifiée d'Anvers.

Le dirigeable fut signalé entre 4 h. et 4 h. et demie du matin au-dessus de Broechem, où il laissa tomber deux bombes qui ne firent pas de dégâts.

Aussitôt les forts ouvrirent le feu, mais le zeppelin voguait à une hauteur de 1800 à 2000 mètres. D'autres bombes s'abattirent sur Massenhoven. De là le monstre aérien se dirigea vers Schilde, où il fut pris soudain dans le rayonnement des projecteurs.

Un feu terrible éclata de toutes parts. Les Allemands, jugeant sans doute que leur situation devenait dangereuse, se débarrassèrent à la hâte du reste de leurs bombes et les derniers projectiles, neuf en tout, s'abattirent dans un rayon de deux cent mètres, creusant dans le sol des cratères de trois mètres de diamètre et de deux mètres de profondeur. Il n'y eut pas de dégâts matériels.

Cette expédition au-dessus de l'enceinte fortifiée avait duré une heure et demie et se terminait cette fois par un échec complet.

LES OPÉRATIONS DANS L'EST

Bien que le présent ouvrage se rapporte principalement au théâtre des opérations à l'ouest, il nous faut cependant donner un aperçu général des événements qui se déroulèrent sur l'autre front, à l'est de l'Europe.

« A Noël les Russes seront à Berlin », telle était la consolante pensée que bon nombre de nos concitoyens entretenaient jalousement au fond de leur esprit et qui devait rendre moins amère l'occupation si rapide de notre malheureux pays. L'heureuse perspective du rouleau russe avançant irrésistiblement jusqu'au cœur de l'Allemagne était une de ces illusions dont se soutenaient nos espoirs farouches.

Mais on connaissait si peu la Russie et on était si imparfaitement renseigné sur la puissance effective de ce colosse aux pieds d'argile. On parlait beaucoup du chiffre de sa population, de ses 160 millions d'habitants, qui pouvaient mettre sur pied une armée immense pour éra-



Transfer des documents belges d'Anvers en France.

ser l'Allemagne; mais cette armée, quelle était sa valeur réelle ?

Le nombre seul ne donne pas la victoire. Il faut une organisation, et l'organisation est d'autant plus indispensable que la masse est plus grande et plus passive.

Mais nous étions dominé, à l'égard de nos alliés russes par un optimisme imperturbable et d'ailleurs bien naturel. Nous oublions même volontiers, parce qu'il le fallait bien, que la Russie était le pays du knout, du tsarisme, des déportations en Sibérie; et nous oublions que ces Russes, qui allaient lutter pour notre liberté et pour la liberté du monde, devaient encore être émancipés eux-mêmes.

La Russie avait 160 millions d'habitants, mais ils étaient éparpillés sur un territoire immense et, par suite de l'organisation défectueuse de l'armée, la mobilisation ne fut s'effectuer que fort lentement.

L'Allemagne comptait sur les retards de cette mobilisation et cette idée était tellement ancrée dans l'esprit du peuple allemand que les simples soldats répétaient :

« La France d'abord, et puis nous irons en Russie. »

Et tel était bien le plan de l'état-major allemand. Il se proposait, après une marche foudroyante à travers le territoire belge, de livrer à l'armée française une bataille décisive, de l'écraser complètement, ou tout au moins de la réduire à l'impuissance par l'occupation de Paris. Ensuite les troupes victorieuses devaient être dirigées vers le front de l'est.

De Maubeuge à Königsberg, à l'extrême frontière de la Russie, il y a une distance de 1600 kilomètres. Un train militaire parcourt 400 kilomètres en 24 heures. En comptant quelques jours pour le chargement, etc., on pouvait transporter en une semaine de l'ouest à l'est six corps d'armée de 40.000 hommes.

L'Allemagne, en effet, était traversée par cinq grandes voies ferrées :

1. Aix-la-Chapelle, Münster, Brême, Altona, Stettin, Dantzig.
2. Aix-la-Chapelle, Dusseldorf, Hanovre, Berlin, Bromberg, Königsberg.
3. Aix-la-Chapelle, Cologne, Cassel, Leipzig, Posen, Thorn, Allenstein.
4. Metz, Trèves, Coblenz, Leipzig, Glogau, Kalish.
5. Metz, Dresde, Breslau, Wilhelmsbruck.

Il y avait en outre deux lignes qui passaient par l'Autriche :

6. Sarrebruck, Strasbourg, Stuttgart, Nuremberg, Prague, Niesse, Tarnowitz.

7. Belfort, Ulm, München, Vienne, Cracovie.

Donc pas de concentration de lignes qui provoquent des engorgements sur certains points, mais des voies parallèles avec des services parfaitement organisés et comprenant un personnel militarisé, à la hauteur de sa tâche.

En Russie, au contraire, les communications laissaient beaucoup à désirer. Un grand nombre de soldats appelés sous les armes furent obligés de marcher pendant des journées entières avant de pouvoir atteindre une gare.

Dans la Russie d'Europe il y avait 27 corps d'armées et 130 corps d'armée et demi en Russie d'Asie.

L'Allemagne en avait 25 et l'Autriche-Hongrie 16.

A la frontière occidentale de la Russie, des Carpathes à la mer Baltique, s'étendait une plaine immense, formée de bruyères, de bois, de marais, où les rivières seules et les marais mazuriques offraient un obstacle à une armée en marche.

Mais un élément avec lequel il fallait compter c'était la boue, que Napoléon appelait le cinquième élément de l'empire des tsars.

Les Allemands, qui voulaient d'abord commencer leur offensive sur le front occidental, adoptèrent une position défensive sur le front est. Ils détruisirent les voies ferrées, coupèrent les lignes télégraphiques et téléphoniques et occupèrent les points stratégiques.

En temps de paix, il y avait cinq corps d'armée actifs en garnison :

I à Königsberg, XX à Allenstein, XVII à Dantzig, V à Posen, et VI à Breslau.

Les corps V et VI durent partir pour le front ouest et seuls les trois premiers montèrent la garde contre la Russie, appuyés en seconde ligne par des divisions de réserve de landwehr et des troupes de forteresse.

Mais l'Allemagne comptait sur l'aide de son alliée, l'Autriche-Hongrie. L'armée autrichienne avait pour mission d'entreprendre une offensive contre la Russie, avec les forces dont elle n'avait pas besoin sur le front serbe, afin de troubler la mobilisation et d'empêcher une offensive en Prusse Orientale.

L'Entente, de son côté, escomptait que la Russie allégerait les troupes alliés opérant sur le front occidental, en obligeant les Allemands de retirer des troupes du front français pour les envoyer en Prusse Orientale.

Deux armées devaient s'avancer de Varsovie et de Vienne, vers la Prusse Orientale.

La ville de Varsovie, sur la Vistule, est la plus ancienne capitale de la Pologne et compte 650.000 habitants.



Les Allemands enterrent leurs morts.

La Pologne fut jadis un royaume fort prospère. Fondé au IX^e siècle, il connut sa plus grande prospérité au XVII^e. Cent ans plus tard, ce fut la décadence. En 1772, le pays fut dépouillé par la Russie, la Prusse et l'Autriche.

Des désordres éclatèrent dans la partie du territoire non annexée et la Russie en profita pour mutiler encore davantage le malheureux pays. L'Autriche, la Prusse et la Russie se partagèrent ce qui restait encore de la Pologne, sauf le duché de Varsovie, qui fut annexé à la Russie en 1815. En 1830, les Polonais, qui ne pouvaient supporter le joug étranger, se soulevèrent. La Russie noya cette révolte dans le sang.

« L'ordre règne à Varsovie » est une phrase historique. Elle fut prononcée à la Chambre française par le ministre des affaires étrangères Sebastiani, qui avait à répondre à de violentes interpellations au sujet des relations entre la Russie et la Pologne.

A ce moment, les troupes russes étaient entrées à Varsovie et y avaient fait un horrible carnage.

Sebastiani pouvait dire sans nuire à la vérité que l'ordre régnait à Varsovie, mais c'était le silence tragique des morts et des tombeaux.

Vilna est la capitale de la Lithuanie, qui est également une ancienne province de la Pologne. Cette ville compte 155.000 habitants.

Les Polonais rêvaient encore de leur gloire passée et de leur indépendance, lorsqu'ils partirent en guerre avec les Russes pour conquérir la liberté qu'on leur avait enlevée à eux-mêmes.

Les armées qui s'avançaient de Varsovie et de Vilna étaient placées sous les ordres de deux généraux, qui s'étaient distingués au cours de la guerre russo-japonaise.

L'armée de Varsovie était commandée par le général Samsonof et l'armée de Vilna par le général Rennenkampf.

Toutes deux marchaient sur la Prusse Orientale. Samsonof avait pour objectif Allenstein; Rennenkampf Insterburg.

Chacune de ces armées opéraient sans liaison entre elles. Leurs bases étaient très éloignées l'une de l'autre, car elles étaient séparées par les marais de la Narew et les marais mazuriques, c'est-à-dire par une contrée qu'aucune armée ne pouvait franchir.

Mais elles pouvaient se rejoindre plus à l'ouest et dans ce cas elles pouvaient constituer une sérieuse menace pour l'Allemagne.

Et en fait, les Russes avancèrent rapidement.

Le généralissime des armées russes était le grand duc Nicolas Nicolaiévitch, un petit-cousin de l'empereur, qui avait épousé quelques années auparavant l'une des filles du roi Nicolas de Monténégro.

Avant d'être appelé à l'honneur de commander les armées russes, le grand-duc Nicolas commandait le corps de la garde. Sous ce chef sérieux, payant de sa personne, la garde impériale fut vraiment une élite. Chaque année le tsar lui rendait visite au camp de Krasnoïé-Sélo, à l'issue des manœuvres, et il n'était pas de joie meilleure pour le grand-duc que de présenter à son souverain, le jour de la revue finale, — à laquelle par deux fois a assisté M. Poincaré, — ses troupes merveilleusement assouplies et disciplinées.

C'était un chef aimé de ses troupes.

En vue de se concilier la sympathie des troupes polonaises, le généralissime lança, le 15 août 1914 un manifeste où il déclarait que l'ancienne Pologne serait reconstituée sous le sceptre russe. Ce programme devait se réaliser en partie, et l'effondrement de la Russie devait singulièrement le faciliter.

Voici cette proclamation dont les arguments prennent aujourd'hui un sens tout particulier :

« Polonais, l'heure a sonné où le rêve sacré de vos pères et de nos aïeux peut être réalisé. Il y a un siècle et demi que le corps vivant de la Pologne fut déchiré en morceaux, mais son âme ne mourut pas ! Elle vivait de l'espérance que pour le peuple polonais viendra l'heure de la résurrection et sa réconciliation fraternelle avec la grande Russie. Les troupes russes vous portent la nouvelle solennelle de cette réconciliation.

» Que le peuple polonais s'unifie sous le sceptre du tsar russe. Sous ce sceptre renaitra la Pologne libre dans sa religion, dans sa langue et dans son autonomie. La Russie n'attend de vous que le respect des droits de ces nationalités auxquelles l'histoire vous a liés. Le cœur ouvert, la main fraternellement tendue, la grande Russie vient à votre rencontre.

» Le glaive qui frappa les ennemis auprès de Gruenwald n'est pas encore rouillé. Des rivages de l'océan Paci-



Le colonel Gordon à la fête de ses "Highlanders", parlant pour la France.

fique jusqu'aux mers septentrionales marchent les armées russes.

L'aube d'une nouvelle vie commence pour vous. Que dans l'aube resplendisse le signe de la croix, le symbole de la souffrance et de la résurrection des peuples ».

(Le grand-duc Nicolas).

C'était bien, en effet, vers sa résurrection que marchait l'Etat polonais, mais par une voie semée de souffrances et de douleurs. Les Polonais influents étaient loin d'ailleurs de s'accorder sur les meilleurs moyens de servir les intérêts de leur race et de leur pays. Le plus illustre d'entre eux, Joseph Pilsudski, se trouvait en Galicie lorsqu'éclata la guerre et offrit son concours aux Autrichiens contre les Russes.

Qu'on nous permette de consacrer ici quelques lignes au futur maréchal, au glorieux chef de la Pologne reconstituée.

Issu d'une famille polonaise qui habitait la Lithuanie, Pilsudski fit ses études à Vilna. Et, de bonne heure, un

patriotisme ardent s'exalta en lui. Il subordonna tout à sa soif de prosélytisme... Il conférençait tant, s'agitait tant, que le gouvernement russe, après avoir impliqué son frère dans un attentat contre Alexandre III, où d'ailleurs son innocence était certaine, et l'avoir condamné à quinze ans de travaux forcés, relégua le futur maréchal en Sibérie pour cinq ans. Sa peine purgée, Pilsudski, dont la détention avait exacerbé les sentiments, recommença avec toute son âme, sa propagande d'émancipation. Il fonda un journal, *l'Ouvrier*, dont il cachait, dans les forêts de Lithuanie et dans la grande ville industrielle de Lodz, la machine à composer. A la fois rédacteur, imprimeur et colporteur, il persuada aux Polonais qu'ils ne pourraient défendre leurs intérêts qu'après avoir reconquis leur autonomie. Un jour, il tomba entre les mains des gendarmes russes. On le condamna à la détention perpétuelle dans la forteresse de Schlüsselburg. Il put s'en évader grâce à la complicité d'un jeune médecin, aujourd'hui professeur à l'Université de Varsovie.

Redevenu libre, il revint en Pologne, mais en Pologne



M. Van den Bergh, d'Alost, nommé bourgmestre de la ville.

autrichienne. Il ne lui était pas possible, en effet, de rentrer en Pologne russe; d'autre part, il était plus facile d'infiltrer les idées séparatistes parmi les populations polonaises placées sous l'égide autrichienne, à cause de la tolérance dont bénéficiaient ces populations, l'Autriche ayant accepté officiellement qu'elles conservassent leur langue, leurs coutumes administratives, leurs écoles, etc.

Il y créa des écoles militaires occultes ou les étudiants venaient s'instruire et se tremper l'âme dans sa ferveur patriotique. Sans les ignorer, les Autrichiens avaient presque toléré ces écoles, parce qu'ils pensaient que les cadres formés par Pilsudski leur serviraient dans une lutte éventuelle contre les Russes.

La guerre éclate. Pilsudski hésite, mais, Polonais d'abord, il pense qu'il ne doit pas s'égayer de son idéal: bouter les Russes hors de la Pologne. Et il lève des légions qu'il confie aux cadres éduqués par lui, après les avoir organisées en deux brigades... Au début des hostilités Pilsudski avait 10.000 hommes à sa disposition, exercés secrètement et qui offrirent leur aide à l'Autriche.

Plus tard Pilsudski tourna son activité contre l'Autriche, et contribua puissamment à la création de l'Etat polonais.

La lutte était donc engagée sur le front russe sur une étendue de 1200 kilomètres. A la frontière allemande, jusqu'au 15 août, tout se borna à des escarmouches entre les patrouilles de cavalerie et les avant-gardes, notamment près de Johannsburg et de Soldau.

Le 7 août, les avant-postes de Rennenkampf franchirent la frontière allemande. Mais ce ne fut pas avant le 17 août que le gros de l'armée suivit cet exemple et livra un vif combat près de Stallupönen au 1^{er} corps d'armée allemand. Le 19, les Russes occupèrent Lyck.

Le 24, on vit les troupes du tsar à Goldap et Insterburg. Elles s'avancèrent jusqu'à la Alle. Samsonof atteignit Ortelsburg.

Le moment approchait où les deux armées allaient opérer leur liaison, ce qui aurait eu pour effet d'isoler Königsberg.

La situation des Allemands devenait critique, mais le kaiser avait confié le commandement sur ce front à un général habile et capable, von Hindenburg.

Ce général était tombé en disgrâce à la Cour de Guillaume II et vivait retiré à Hanovre.

Ludendorff, qui venait de se faire remarquer à Liège et qui avait vu grandir son prestige, fut envoyé sur le front est, mais il insista au sein du conseil supérieur pour que le général Hindenburg, fut chargé du commandement suprême, en raison de sa parfaite connaissance du terrain.

On écouta cet avis et Hindenburg fut réhabilité et placé à la tête de l'armée.

Le 23 août, Ludendorff se joignit à lui comme chef du grand état-major. Les deux généraux étudièrent la position occupée par les Russes et découvrirent immédiatement le point faible de leurs adversaires.

Au moment où il entre en scène il nous faut dire quelques mots du général Hindenburg, qui est et reste le « héros allemand » par excellence. D'ailleurs, pour ne pas risquer de se faire oublier par les générations futures, il a écrit ses mémoires, où il trace de lui-même un portrait des plus flatteurs. Les mémoires de Hindenburg font partie d'une série déjà longue du même genre, et qui ne semble pas près d'être close : citons ceux de Ludendorff, de Falkenhayn, de von Klück, de von Bulow. A noter que jusqu'à présent ni Joffre, ni Foch, ni Pétain, ni Castelnau n'ont éprouvé le besoin de nous livrer leurs « souvenirs de guerre ». C'est donc bien une spécialité allemande.

Le fait est qu'après avoir lu « Ma vie », de von Hindenburg on a au feld-maréchal une idée très complète, encore que probablement fort inexacte. Extrayons en quelques notes biographiques, sans anticiper sur le rôle qu'il joua dans la suite comme chef suprême des armées du Kaiser.

Hindenburg est né à Posen (1) en 1847, d'une famille de hobereaux et de soldats prussiens. Sa lignée est celle des Beneckendorff, et lui-même « se sent Prussien pur sang ».

Fils d'officier, il entra à onze ans à l'école prussienne des cadets de Wahlstatt. En avril 1866, il fait partie de la garde et est légèrement blessé au cours de la campagne contre l'Autriche.

Ici, nous citons Victor Giraud qui, dans la « Renaissance d'Occident » a fort bien analysé les mémoires d'Hindenburg :

« Pendant la guerre de 1870, Hindenburg prit part avec un grand élan d'enthousiasme à la bataille de Saint-Privat; il assista à la bataille de Sedan en simple spectateur, son régiment n'ayant pas été sérieusement engagé. Puis il marcha sur Paris : le 19 septembre, du haut du plateau de Gonesse, l'armée allemande découvre la capitale française : « Les coupoles dorées du dôme des Invalides et les autres églises brillaient dans le soleil matinal. Je crois que les croisés en voyant Jérusalem ont éprouvé des sentiments semblables à ceux que nous avons éprouvés, nous, quand nous aperçûmes Paris à nos pieds ». Après le siège monotone de Paris il fut désigné pour représenter son régiment à la cérémonie de la proclamation de l'Empire, et l'on devine sans peine l'émotion et l'exaltation qui remplirent alors son âme. Il put ensuite visiter Paris, se donna même le plaisir de passer à cheval sous l'Arc de triomphe, assista avec dégoût aux convulsions de la Commune, et rentra à Berlin pour figurer dans l'inoubliable défilé des troupes victorieuses. La porte de Brandebourg n'en devait plus revoir de semblable.

En 1873, le futur feld-maréchal se fait recevoir à l'Académie de guerre. En 1885, il est attaché au grand état-major; en 1903, après avoir parcouru tout le cycle des hautes situations militaires, il est commandant du III^e corps d'armée à Magdebourg. En 1911, il prend sa retraite.

Trois ans plus tard, la grande guerre éclate et il « demeure dans une attente nostalgique », se demandant si l'on fera appel à ses services. Quand arrive le télégramme impérial, il est prêt. Le chef d'état-major qu'on lui a choisi, le général Ludendorff, est un homme de tout premier ordre et leur collaboration de tous les instants sera démiée par lui « un mariage heureux ».

(1) Capitale de la Posnanie, rattachée à la Pologne par le traité de Versailles du 28 juin 1919.



Un brigadier des guides blessé.

Hindenburg et Ludendorff étaient d'avis qu'on vint d'abord à bout de la Russie, mais le grand quartier général ne partageait pas cette opinion et mesura assez parcimonieusement les renforts au front oriental.

Il y a dans les mémoires d'Hindenburg beaucoup d'exagérations et pas mal de contre-vérités. Il va même jusqu'à vanter l'« humanité » du kaiser dont il se déclare par ailleurs « le fidèle vassal ». Et voici comment s'explique ce vassal, ce grand chef, sur les origines de la guerre. Sa version est des plus simples. L'Autriche avait des ambitions politiques disproportionnées à ses forces militaires; elle avait déjà entraîné l'Allemagne, sans l'avoir prévue, dans l'affaire bosniaque; elle l'a entraîné encore en 1914. Et l'Allemagne, innocente et loyale, en butte d'ailleurs à la coalition des « appétits étrangers », l'Allemagne a été conduite à la guerre, parce qu'elle n'a pas voulu manquer de parole à l'ambitieuse Autriche. « Un code d'honneur bien plus que les besoins de notre peuple et de notre situation mondiale, guidait notre politique extérieure. »

Le « code d'honneur de l'Allemagne !... » A ce compte « l'attente nostalgique » d'Hindenburg dans sa retraite de Hanovre s'expliquerait par son désir de secourir l'ambitieuse Autriche !

Les Russes s'étaient conduits assez brutalement en Prusse Orientale et une foule d'habitants de ces contrées s'étaient réfugiés à Berlin où leurs récits terrifiants causèrent une émotion intense.

Hindenburg se jeta d'abord sur Samsonof et ne laissa en face de Rennenkampf que de faibles troupes de couverture.

A ce moment, l'armée de Samsonof exécutait de violentes attaques contre les positions allemandes entre Bischofsburg et Soldau, mais elle se heurta à de redoutables ouvrages de défense. Et lorsqu'elle fut épuisée par ses vains efforts pour s'emparer des lignes allemandes, le général Hindenburg déclencha soudain une offensive minutieusement préparée. Une terrible bataille se déroula du 26 au 29 août près de Tannenberg et d'Ortelsburg jusqu'aux marais de la Narew. Les Allemands anéantirent l'aile gauche de Samsonof, et enveloppèrent son aile droite avec le 1er corps de réserve, le XVIIe corps et la Ire brigade de cavalerie.

Ce fut une lutte épouvantable. Les Russes essayèrent en vain de sauver la situation en exécutant de terribles contre-attaques. Une grande partie de leur armée avec ses fourgons et son artillerie fut acculée dans les marais.

Samsonof se défendit avec la fureur du désespoir. Lorsqu'il vit ses dernières troupes fuir en désordre, il voulut encore les rallier, mais tomba frappé à mort.

Une des actions les plus héroïques de la bataille fut accomplie par le lieutenant russe Smirnoff, lors des engagements qui eurent lieu dans la région des lacs de Mazurie. A la fin du combat sa batterie était attaquée sur la droite par de l'infanterie allemande et sur la gauche par des mitrailleuses.

Derrière lui, le lac, coupant toute retraite. Résolu à ne pas se rendre, le lieutenant Smirnoff donna un ordre. Ses hommes inclinèrent la tête sans mot dire. Le premier, le lieutenant, cravacha son cheval, lui fit sauter la berge du lac. L'un après l'autre, en plein galop, tous les chevaux, tous les canons et tous les hommes s'engloutissaient dans le gouffre calme.

Le père de Smirnoff, quand il apprit la noble mort de son fils, dit simplement :

« Rien ne pouvait me remplir de joie davantage que ce choix de la mort de préférence au déshonneur. »

Hindenburg aurait pu écraser l'armée de Samsonof en se mettant à sa poursuite, mais il avait encore à faire face à Rennenkampf, qui disposait de 24 divisions, auxquelles les Allemands ne pouvaient opposer que deux brigades de cavalerie.

C'est alors qu'Hindenburg reçut de l'aide du front français, d'où cinq divisions avaient été transportées en toute hâte vers l'est.

En apprenant la défaite de Samsonof, Rennenkampf se retira sur Insterburg. Hindenburg s'avança dans la vallée basse de l'Alle et entra en contact avec l'ennemi le 7 septembre.

Les Russes battirent en retraite, réussirent à éviter une catastrophe, et atteignirent le Niémen. Toutefois, leur aile gauche dut soutenir une lutte très violente aux environs de Lyck.

Vers la mi-septembre, les Russes avaient donc été rejetés de la Prusse Orientale avec de lourdes pertes, mais leurs opérations eurent une grande influence sur la bataille de la Marne, car ils avaient débarrassé les Français de 80.000 hommes d'excellentes troupes qui durent aller au secours des armées allemandes du front oriental.

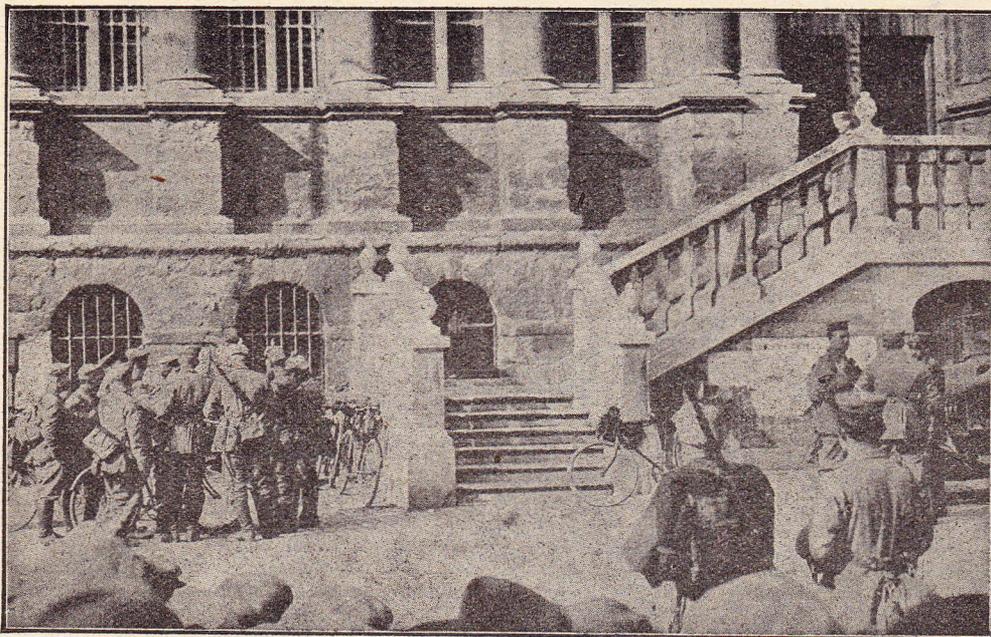
Le 30 août, les Allemands annoncèrent que l'armée de l'est avait fait 92.000 prisonniers.

Le 11 septembre, le communiqué allemand disait : Les généraux von Ludendorff et Hindenburg (8e armée) rejettent les Russes de la Prusse Orientale, font encore 10.000 (et, d'après des renseignements complémentaires 30.000) prisonniers, prennent 80 canons et franchissent la frontière. Lyck est réoccupé par les Allemands.

Le 16 septembre, on annonçait que 150.000 Russes étaient prisonniers en Allemagne, mais à ce moment ce chiffre, était exagéré.

Hindenburg fut promu maréchal et Ludendorff lieutenant-général.

En Allemagne on poussa des cris de triomphe et les nouvelles de l'est eurent pour effet de faire oublier jusqu'à un certain point la sanglante défaite de la Marne. C'est alors que commença ce culte presque idolâtrique du général Hindenburg. Le portrait du vainqueur de Tan-



L'avant-garde allemande devant l'hôtel de ville de Gand.

enberg fut exposé partout à l'admiration publique, dans les cafés, les magasins, les cinémas. Des villes voulurent avoir leur rue ou leur place Hindenburg. On fumait des cigares et des cigarettes Hindenburg, on buvait au café Hindenburg, on mangeait de la confiture Hinaenburg. Et ce n'était qu'un commencement, comme nous aurons l'occasion de voir dans la suite. Il était le libérateur de la Prusse Orientale, le sauveur de l'Allemagne.

Quant à nous, c'est à peine si nous connaissions les noms des batailles de Tannenberg et de Lyck et du reste nous étions persuadés que la retraite des Russes n'était qu'une feinte habile qui avait pour but essentiel d'attirer les Allemands dans une position désavantageuse afin de les battre plus facilement; en tous cas, nous persistions à croire que les Russes seraient à Berlin pour la Noël.

Quoi qu'il en soit, le plan primitif des Allemands avait échoué. Les Français n'étaient pas écrasés et les couleurs allemandes ne flottaient pas dans la capitale française.

Contrairement aux prévisions, les troupes du kaiser furent retenues en France, car la guerre était loin d'être finie et les chances d'une prompte victoire semblaient définitivement écartées.

Au surplus, la situation dans l'est n'était pas non plus très brillante, car les Autrichiens n'y marchaient pas sur les traces du généralissime Hindenburg.

Dix ans auparavant, l'armée autrichienne n'était guère estimée, car son organisation laissait beaucoup à désirer. D'ailleurs, certaines nationalités de la monarchie dualiste, composée, comme on sait, d'une foule d'éléments disparates, n'inspiraient qu'une confiance fort relative.

Mais l'Allemagne veillait sur son alliée et lui représentait la nécessité d'une réforme militaire urgente. Le kaiser, en effet, aimait à s'immiscer dans les affaires de ses « cousins » moins belliqueux que lui-même, et il avait conscience de la supériorité de ses propres armées, comme il ressort des révélations du général French que nous avons citées plus haut.

En Autriche-Hongrie, il n'y avait qu'un seul ministère de la guerre pour l'armée active et l'armée de réserve des deux nations. Mais, tant en Autriche qu'en Hongrie, un ministère de défense nationale s'occupait des troupes territoriales qui en Autriche s'appelaient landwehr, et en Hongrie honved.

Chacun de ces ministères se mit activement à la besogne en vue de réorganiser l'armée de fond en comble, par l'augmentation des effectifs, par un entraînement plus rationnel et par le renouvellement du matériel. Et

c'est ainsi que dans l'empire de François-Joseph se préparait, comme en Allemagne, l'épouvantable drame qui devait mettre l'Europe à feu et à sang et la mener au bord de l'abîme.

Nous avons vu au début de cet ouvrage que la monarchie danubienne fit jaillir la première étincelle, qui provoqua la conflagration générale. Plus loin nous dirons un mot des opérations en Serbie.

Le vieil empereur François-Joseph n'a pas assisté à la chute et au démembrement de son empire.

Le 28 juillet, il avait adressé un manifeste « à ses peuples ».

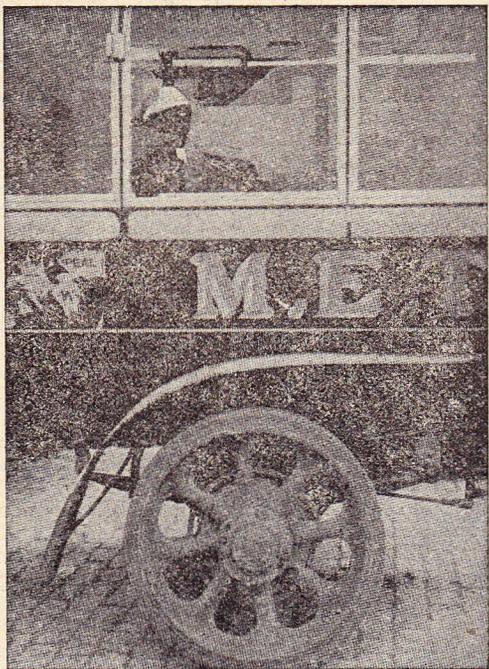
« Ce fut mon désir le plus ardent, dit ce document, de consacrer les années qui me sont encore destinées, par la grâce de Dieu, aux œuvres de paix, et de préserver mes peuples des graves sacrifices et des charges de la guerre. La Providence en a décrété autrement. Les agissements d'un adversaire plein de haine me forcent, après de longues années de paix, à prendre l'épée pour sauvegarder l'honneur de ma monarchie, pour la protection de son prestige, de sa position, de sa puissance, pour la sûreté de ses possessions. »

Puis le vieil empereur se fait l'écho de toutes sortes d'accusations-hypocrites contre la Serbie et conclut en ces termes :

« En vain mon gouvernement a entrepris encore une dernière tentative pour atteindre ce but par des moyens pacifiques et déterminer la Serbie à revenir sur son attitude par un avertissement sérieux. La Serbie rejeta les demandes modérées et justes de mon gouvernement et refusa de remplir les devoirs dont l'accomplissement forme dans la vie des peuples et des Etats la base naturelle et nécessaire de la vie. Je dois donc m'occuper de créer, par la force des armées, les garanties indispensables qui doivent assurer à mon pays le calme intérieur et une paix durable à l'extérieur.

» Dans cette heure grave j'ai la pleine conscience de toute la portée de ma décision et de ma responsabilité devant le Tout-Puissant.

» J'ai tout examiné, tout considéré. C'est avec une conscience sereine que j'entre dans la voie que le devoir m'indique. Je me confie dans mes peuples qui, dans toutes les tempêtes, se sont ralliés toujours en union et fidélité autour de mon trône, étant toujours prêts aux plus grands sacrifices pour l'honneur, la grandeur et la puissance de la patrie. Je me confie dans l'armée de l'Autriche-Hongrie vaillante et remplie d'un enthousias-



Autobus touché par un shrapnell.

me plein de dévouement et je me confie dans le Tout-Puissant, qui accordera la victoire à mes armes ».

Tel est ce qu'on pourrait appeler le testament politique de l'empereur François-Joseph. Il serait difficile d'imaginer un ensemble de phrases plus doucereuses pour justifier un acte plus criminel.

Au soir de sa vie, le vieil empereur venait de couvrir de sa haute approbation la politique abominable du comte Berchtold.

C'est bien à tort d'ailleurs que l'on croyait que l'empereur François-Joseph voulait éviter la guerre à tout prix et que de son vivant aucune atteinte ne pouvait être portée à la paix. Dès le mois de décembre 1912, après la guerre des Balkans, la « Gazette de l'Armée » de Vienne, en union intime avec le futur empereur d'Autriche, Ferdinand, déclarait hautement que la Serbie territorialement agrandie, illustrée par la victoire, constituant une réalité dense et ferme, devait être brisée à n'importe quel prix :

« Cet Etat donne au monde le spectacle insolite d'un royaume de trois millions d'habitants qui, avec autant de toupet que de brutalité, applique à un empire de cinquante millions d'âmes, la suture de ses principales artères. En présence d'une ambition aussi démesurée, ce serait mal raisonner que de compter sur la satiété de cet Etat, s'il obtenait tout cela même qu'il souhaite en ce moment. L'appétit vient en mangeant : on le verrait reprendre au plus tôt et plus hardiment les menées de la propagande serbe et tendre la main vers ces bons morceaux qui sont si près : la Bosnie, la Dalmatie, le Banat, la Croatie.

Il est clair qu'un Etat animé de telles ambitions, aussi hostile et influencé par la Russie ne peut exister sur nos derrières sans constituer un danger perpétuel, à moins qu'il ne donne des garanties sûres, volontairement ou sous l'action de la force.

En ce qui concerne la liberté constante des voies commerciales de l'Orient, il faut bien se convaincre d'une vérité : c'est qu'une voie commerciale n'est ouverte et ne reste libre que quand on la possède en propre.

...Ce qu'il faut, c'est entrer avec énergie dans les événements.

Cette entrée dans les événements se gradue ainsi : mobilisation, ultimatum et action menée avec la dernière vigueur !

Si nous prenons les armes, notre but final sera l'ac-

cablement complet de la Serbie et son partage entre nous, la Roumanie et la Bulgarie.»

« Mobilisation, ultimatum, entrée en action avec la dernière vigueur »; le programme était complet et n'a été retardé que de dix-huit mois. Aussi était-il intéressant de rapprocher ce document de la proclamation de François-Joseph « à ses peuples ».

Dans ces conditions la démarche suprême faite le 24 juillet auprès du ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie par le bureau international de la paix avait fort peu de chances de succès. Ce bureau envoya le télégramme suivant à M. Berchtold :

« Interprètes de l'émotion douloureuse causée par les événements actuels, nous conjurons Votre Excellence de ne pas écarter définitivement la possibilité d'un règlement pacifique du conflit et de remettre les points encore litigieux à la décision du tribunal international de La Haye ou à celle des grandes puissances. »

Ce télégramme resta sans effet, de même que l'initiative de Sir Ed. Grey, ministre des affaires étrangères anglais, à cette même date, pour conjurer le conflit.

La vérité est que l'Autriche voulait la guerre et que derrière l'Autriche se trouvait l'Allemagne.

Le 1er août, l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Saint-Petersbourg remit la déclaration de guerre au ministre des affaires étrangères de Russie, en raison de l'attitude de la Russie envers la Serbie et de la déclaration de guerre à l'Allemagne.

Le Monténégro déclara la guerre à l'Autriche le 5 août; la Serbie à l'Allemagne, le 6 août; le Monténégro à l'Allemagne, le 11 août; la France à l'Autriche-Hongrie, le 11 août; l'Angleterre à l'Autriche-Hongrie, le 13 août.

La troisième puissance de la Triplice, l'Italie, s'estimant dégagée vis-à-vis de ses alliées qui avaient entrepris, sans la consulter, une guerre offensive contre des puissances avec lesquelles elle entretenait de bons rapports, notifia officiellement la déclaration de sa neutralité.

Le traité de la Triple Alliance prévoyait que l'Italie devait prêter secours à ses alliés dans le cas où ceux-ci viendraient à être attaqués. Or, la guerre actuelle revêtait un caractère agressif de la part de l'Autriche et, en outre, contrairement à l'esprit et à la lettre du traité, l'Italie ne fut nullement avisée de l'ultimatum adressé à la Serbie.

La neutralité de l'Italie — qui n'était d'ailleurs que provisoire — se justifiait d'autant plus que le traité de la Triplice garantissait le maintien de l'équilibre dans les Balkans, équilibre qui risquait d'être violé par l'Autriche.

La perfidie de l'Autriche fut également prouvée par son attitude envers la Belgique ! Nous vivions encore en paix avec la monarchie autrichienne, les sujets autrichiens circulaient encore en toute liberté dans les rues de nos villes, le ministre de François-Joseph résidait encore à Bruxelles — entouré sans doute d'une armée d'espions — lorsque les mortiers autrichiens lançaient leur mitraille sur Namur.

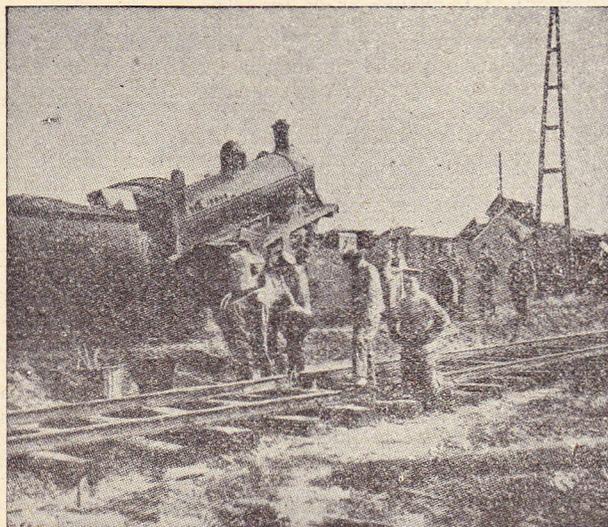
Ce n'est que le 28 août que la déclaration de guerre de l'Autriche nous fut envoyée. Et quelles raisons François-Joseph pouvait-il invoquer pour se déclarer notre ennemi ?

Qu'on juge ce document, à savoir le télégramme que le ministre des affaires étrangères belge reçut du ministre de Belgique à La Haye :

« D'ordre de son gouvernement qui tient compte des difficultés de communication entre légation Autriche-Hongrie, Bruxelles et gouvernement royal belge, le ministre d'Autriche-Hongrie me transmet copie-note que comte Clary (ministre d'Autriche-Hongrie à Bruxelles) doit adresser au ministre des affaires étrangères de Belgique. Baron Griska (ministre d'Autriche-Hongrie à La Haye) me prie de vous communiquer le contenu :

« Télégraphiquement d'ordre de mon gouvernement j'ai l'honneur de notifier à Votre Excellence ce qui suit :

« Vu que la Belgique, après avoir refusé d'accepter les propositions qui lui avaient été adressées à plusieurs reprises par l'Allemagne, prête sa coopération militaire à la France et à la Grande-Bretagne, qui toutes deux ont



Un train sauvage lancé par les Belges.

déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie, et en présence du fait que, comme il vient d'être constaté, les ressortissants autrichiens et hongrois se trouvant en Belgique, ont, sous les yeux des autorités royales, dû subir un traitement contraire aux exigences les plus primitives de l'humanité et inadmissible même vis-à-vis des sujets d'un Etat ennemi, l'Autriche-Hongrie se voit dans la nécessité de rompre les relations diplomatiques et se considère dès ce moment en état de guerre avec la Belgique.

« De la part du gouvernement impérial et royal les passeports sont remis au comte Errembault de Dudzeele (ministre de Belgique à Vienne). (s.) CLARY. »

En réponse de ce télégramme, le ministre des affaires étrangères de Belgique envoya d'Anvers, le 29 août, le télégramme que voici, au ministre de Belgique à La Haye :

« Prière d'accuser réception à la légation d'Autriche, par intermédiaire ministre affaires étrangères, de déclaration de guerre Autriche-Hongrie à Belgique et ajouter ce qui suit :

« La Belgique a toujours entretenu des relations d'amitié avec tous ses voisins, sans distinction. Elle a scrupuleusement rempli les devoirs que sa neutralité lui impose.

Si elle n'a pas cru pouvoir accepter les propositions de l'Allemagne, c'est que celles-ci avaient pour objet la violation des engagements qu'elle a pris à la face de l'Europe, engagements qui ont été les conditions de la création du royaume de Belgique.

Elle n'a pas cru qu'un peuple, quelque faible qu'il soit, puisse méconnaître ses devoirs et sacrifier son honneur, en s'inclinant devant la force.

Le gouvernement a attendu, non seulement les délais de l'ultimatum, mais la violation de son territoire par les troupes allemandes, avant de faire appel à la France et à l'Angleterre, garantes de sa neutralité au même titre que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, pour coopérer, au nom et en vertu des traités, à la défense du territoire belge.

En repoussant par les armes les envahisseurs, elle n'a même pas accompli un acte d'hostilité aux termes de l'article 10 de la Convention de La Haye, sur les droits et devoirs des puissances neutres.

L'Allemagne a reconnu elle-même que son agression constitue une violation du droit des gens et, ne pouvant la justifier, elle a invoqué son intérêt stratégique.

La Belgique oppose un démenti formel à l'affirmation que les ressortissants autrichiens et hongrois auraient subi en Belgique un traitement contraire aux exigences les plus primitives de l'humanité.

Le gouvernement royal a donné, dès le début des hos-

tilités, les ordres les plus stricts quant à la sauvegarde des personnes et des propriétés austro-hongroises ».

(s.) DAVIGNON. »

Voilà donc bien caractérisée l'attitude de l'Autriche-Hongrie à l'égard de notre pays.

Les journaux autrichiens et allemands commentaient à l'envi l'enthousiasme délirant de la population de la monarchie dualiste pour la guerre qui venait d'éclater.

Mais dès ce moment on pouvait considérer comme un fait acquis que les différents peuples de l'Autriche-Hongrie étaient entrés dans le conflit mondial avec des sentiments très divers. Mais l'heure de la révolte n'avait pas encore sonné. Ceux qui ne partageaient pas l'avis de Vienne étaient évidemment des traîtres et quiconque osait faire entendre un son discordant était mis sous les verrous, à moins qu'un sort plus sévère ne lui fermât la bouche pour toujours.

Les hommes au pouvoir escomptaient d'ailleurs de rapides victoires pour exciter encore davantage l'enthousiasme du peuple. Car le peuple est bien plus facile à manier, quand la fortune lui sourit.

Au mois d'août l'Autriche devait donc entreprendre une offensive contre la Russie, afin de dégager l'Allemagne à sa frontière orientale, et de soutenir les Allemands dans leurs opérations à l'ouest. On ordonna une vigoureuse attaque sur le front Varsovie-Brest-Litovsk.

Les Autrichiens mirent trois armées sur pied, celle du général Dankl à gauche, celle du général Auffenberg à droite, et en seconde ligne les troupes de l'archiduc Joseph-Ferdinand.

Ces armées devaient marcher vers le nord entre la Vistule et la Bug.

C'était une entreprise téméraire, car les deux ailes n'avaient aucun point d'appui et à l'est surtout les Autrichiens étaient menacés d'une attaque de flanc par les armées russes du sud-est.

Mais en revanche les Autrichiens trouvaient un avantage dans la lenteur de la mobilisation russe. Nous avons vu que les troupes de Varsovie et de Vilna avaient été dirigées vers la Prusse Orientale, de sorte que la Russie ne pouvait opposer aux Autrichiens que des troupes de couverture, en attendant que des renforts fussent envoyés du centre de l'empire des tsars. Ces considérations s'appliquaient surtout à la Pologne, mais en ce qui concerne la Galicie, les Russes pouvaient agir plus rapidement grâce à leurs garnisons des districts de Kieff et d'Odessa. Les Autrichiens résolurent donc de passer à l'offensive en Pologne et de se borner à la défensive en Galicie. La Russie de son côté pouvait plus facilement rester sur la défensive en Pologne et déclancher une offensive en Galicie.

Or, les généraux autrichiens qui commandaient en Pologne se distinguèrent par la lenteur de leur action. Il leur fallut un mois, à eux aussi, pour terminer leur mobilisation complète et le général Auffenberg ne franchit la frontière près de Tomachew que le 25 août, et rencontra aussitôt une violente résistance.

Le général Dankl n'avança que timidement, rejeta les Russes au-delà de Krasnik, mais s'arrêta à 20 kilomètres de Lublin, attendant des troupes de renfort qui devaient traverser la Vistule et qui ne disposaient que de deux ponts de bateaux. Les Autrichiens ne témoignaient pas, en somme, du moindre esprit de décision.

Ils continuèrent à avancer par à-coups; après avoir obtenu un succès ils hésitaient à engager la poursuite, et les Russes profitaient de ce précieux répit pour se reformer.

Le 4 septembre, les troupes austro-hongroises occupaient le front Opole-Krasnotaw-Groubeschow et n'allèrent pas plus loin. Voilà à quoi se bornèrent les opérations en Pologne, tandis que les Russes obtenaient en Galicie des résultats bien plus favorables. Il y avait sur ce front deux armées sous le commandement des généraux Rousski et Broussiloff, qui ne connaissaient pas les irrésolutions des généraux autrichiens.

Le 23 septembre l'offensive russe commença. Les avant-gardes refoulèrent l'ennemi et se frayèrent rapidement un chemin vers Brody et Tarnopol. Trois jours après, la bataille était engagée sur la Zlota Lipa, un cf-



Un prince indien converse avec le général Joffre.

fluent du Dniester. Les Autrichiens éprouvèrent de lourdes pertes et se replièrent sur leur forte position de la Gnila-Lipa, s'appuyant à gauche sur Busk et à droite sur Halicz. Les Russes les y poursuivirent et attaquèrent l'ennemi avec impétuosité. Ils sacrifièrent beaucoup d'hommes, exécutèrent pendant trois jours des assauts continuels, attaquant les Autrichiens de flanc et de front. Finalement les Autrichiens s'enfuirent en désordre en abandonnant un butin considérable.

Ils se reformèrent néanmoins et essayèrent de résister près de Grodek, mais ce fut en vain.

Cette nouvelle défaite entraîna la chute de Lemberg, où le général Rousski fit son entrée le 3 septembre.

Lemberg est la capitale de la Galicie et compte 160.000 habitants. La Galicie est une contrée montagneuse dans le sud, où les Carpathes s'élèvent jusqu'à 5.000 pieds au-dessus du niveau de la mer, mais très fertile dans le nord où elle descend vers la vallée. Le climat est très rigoureux, car la région est ouverte aux tempêtes de neige qui traversent la Russie. Des centaines de kilomètres carrés sont couverts d'épaisses forêts. La Galicie possède des sources de pétrole et des mines de sel gemme, principalement aux environs de Wieliczka. La célèbre mine de sel de cette région a été découverte en 1233 par le berger Wieliczka et est exploitée depuis 1404.

Toute une ville de sel a été créée à cet endroit. La mine a une longueur de 3800 mètres, 1200 mètres de largeur et 300 mètres de profondeur. Onze galeries y conduisent, dont l'une comprend un escalier tournant de 400 marches en chêne. Il y a sept étages, reliés ensemble.

En bas il y a 400 chevaux. Dans la mine se trouvent une église avec un autel, une chaire, des bancs et des statues de saints, le tout en sel. Jadis un prêtre préposé

à cet office y disait la messe tous les jours; actuellement on n'y ait plus la messe qu'une seule fois par an, le 3 juillet.

Des centaines d'ouvriers ont leur gagne-pain dans cette ville souterraine, mais ils n'y habitent pas, car ils préfèrent loger dans la ville supérieure, qui compte 6.000 âmes.

Une autre mine célèbre de la Galicie est celle de Bochnia.

Comme on voit, cette province est fort riche.

La Galicie fut autrefois un royaume indépendant.

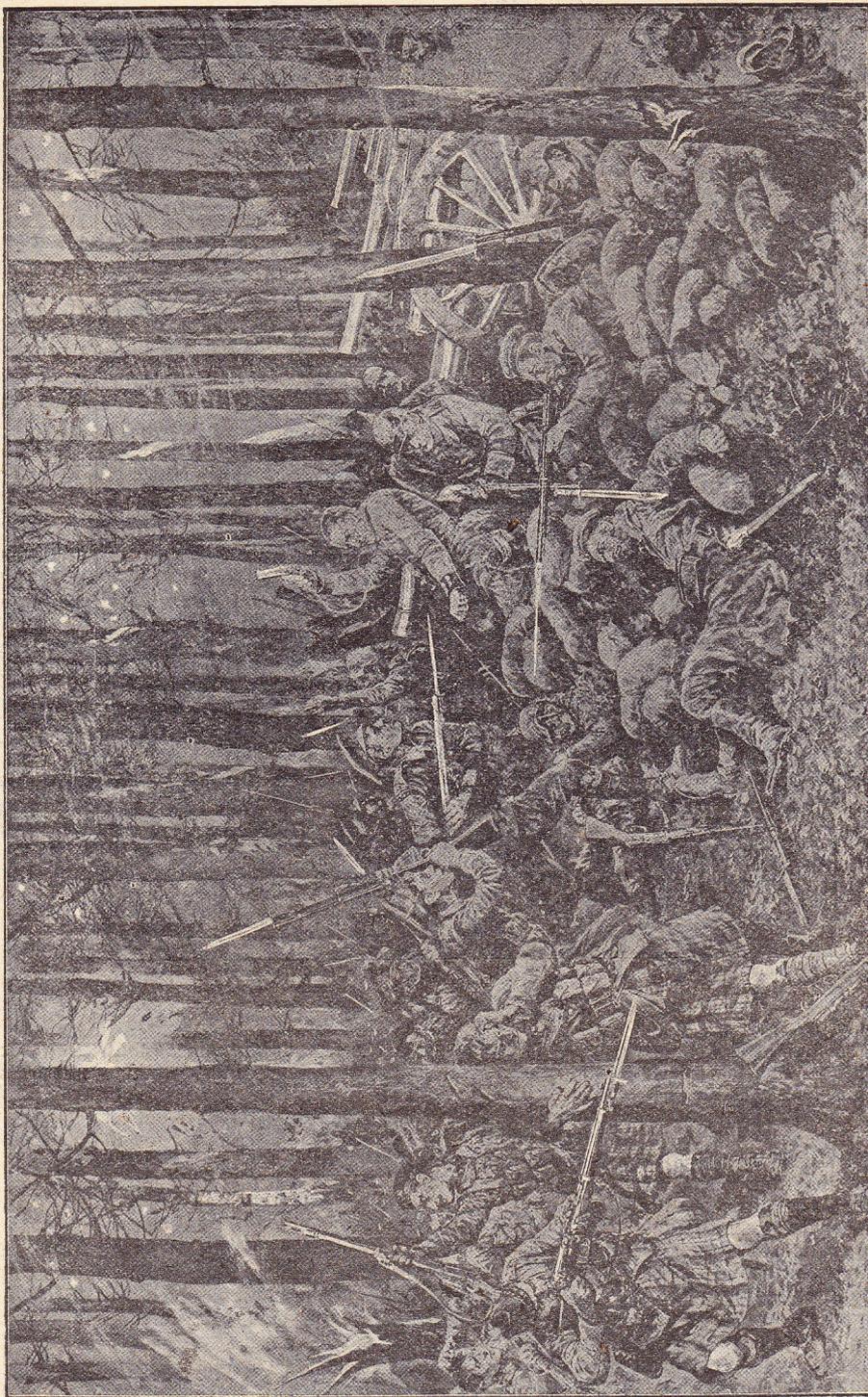
Cracovie est une ville célèbre de 100.000 habitants. Elle est située tout entière à l'ouest de la Vistule, non loin de Wieliczka.

Par suite de l'occupation de Lemberg toute la partie orientale de cette province était aux mains des Russes, qui capturèrent des milliers de prisonniers, cent canons et un important butin.

Après cette victoire les troupes russes opérant en Pologne et qui avaient battu en retraite jusqu'à Lublin et Cholm se décidèrent à une nouvelle offensive. Elles avaient reçu des renforts et enfoncèrent le centre des Autrichiens. L'armée de Dankl fut rejetée sur Krasnik et celle d'Auffenberg sur Tomachew et Rawa-Ruska. Et alors on vit apparaître le danger que nous faisons pressentir plus haut.

Rousski s'avança de Lemberg et attaqua les Autrichiens dans le flanc près de Rawa-Ruska, tandis que Broussiloff tenait en respect les troupes autrichiennes qui venaient d'être battues en Galicie.

La mêlée devint donc encore plus violente et plus générale. La situation pour les troupes de François-Joseph était vraiment critique. La bataille dura jusqu'au 12 sep-



Les Anglais reprennent un de leurs canons à l'ennemi.

tembre. Auffenberg et l'archiduc, attaqués de trois côtés à la fois, durent se replier et isolèrent l'armée de Dankl qui fut presque complètement cernée et ne parvint à s'échapper qu'après avoir subi de lourdes pertes.

Les troupes vaincues s'enfuirent derrière la San, un affluent de la Vistule, jusque sous les forts de Przemysl.

Elles laissèrent de nouveau sur le terrain un grand nombre de blessés et un matériel considérable.

Les Russes se mirent à leur poursuite, mais ils étaient eux-mêmes épuisés par trois semaines de lutte incessante. Ils se trouvaient d'ailleurs dans une région plus montagneuse. Cependant, ils investirent Przemysl et refou-

lèrent le reste des forces autrichiennes jusqu'à Cracovie.

L'aile gauche russe occupa les défilés des Carpathes et la cavalerie russe répandit l'angoisse et la terreur dans les plaines hongroises.

La cavalerie russe joua du reste un rôle important pendant toute la guerre, principalement en Galicie.

La brillante cavalerie hongroise fit des prodiges de valeur, mais, mal commandée, elle subit des pertes terribles et des régiments entiers se firent anéantir en vain.

La cavalerie russe est excellente, supérieure à toutes les cavaleries modernes, mais que dire des Cosaques?